

**PAGES
MANQUANTES**

LETTRE DE FRANCE

LA DEUXIÈME MISSION DE JEANNE D'ARC

Tous les journaux ont dit les splendeurs de la Canonisation de Jeanne d'Arc, l'affluence des Evêques et du peuple chrétien, l'éclat des cérémonies, la joie commune de Rome et de la France. Mais on commettrait une grave erreur si dans cette proclamation de la sainteté de Jeanne d'Arc l'on ne voyait rien de plus qu'un des phénomènes ordinaires de la vie spirituelle de l'Eglise. La coïncidence de la canonisation de Jeanne d'Arc avec la reprise des relations diplomatiques de la France avec le Vatican n'est pas l'effet d'un simple hasard; cette rencontre a toute la valeur d'un symbole; elle illustre à merveille un fait qui sera un objet d'admiration pour les générations futures: c'est que Jeanne d'Arc a été providentiellement suscitée une seconde fois pour présider au réveil de l'âme française.

Il n'y a pas hélas! à le nier, l'âme française avait perdu beaucoup de sa distinction et de sa noblesse native aux alentours de l'année 1900. La doctrine déprimante du matérialisme littéraire des Zola, des Maupassant et des Gonmatérialisme littéraire des Zola, des Monpassant et des Goncourt, l'influence de plus en plus accentuée de l'école laïque, enfin une politique qui semblait n'avoir pour but que de décrocher ou d'éteindre les étoiles de l'idéalisme chrétien, toutes ces causes, agissant d'une façon concordante sur les diverses fractions de l'opinion, avaient eu pour effet de développer un scepticisme railleur et triste et dans la masse une sorte d'indifférence générale à tout ce qui n'était pas le bien-être matériel. Evidemment ces périodes d'atonie et de dépression ne sauraient se prolonger indéfiniment chez un peuple doué d'une générosité foncière; mais tel était l'état commun des esprits au triste déclin du siècle dernier, sillonné, comme par une lueur d'orage, par les mouvements convulsifs de l'affaire Dreyfus et par les prodromes des dernières lois antireligieuses.

La réaction contre cet affaissement de l'âme nationale

était bien commencée, à vrai dire, à cette date; car il y avait déjà une quinzaine d'années que Bourget avait écrit la Préface du Disciple, que Melchior de Vogüé avait, avec le Roman Russe, opposé au déterminisme moderne les forces impondérables de la pitié humaine, que Brunetière avait proclamé les faillites partielles de la science et, dans l'ordre politique lui-même, un certain sursaut de patriotisme avait donné naissance au mouvement éphémère de la "Patrie Française", vers l'époque de l'affaire Dreyfus. Mais ce double effort de libération intellectuelle et nationale, s'il avait secoué et réveillé certaines sphères de la société française, n'avait pas atteint profondément le pays. On y languissait encore dans un ennui morne au lendemain de la séparation des Eglises et de l'Etat, qui fut aussi le lendemain de ce qu'on a appelé la grande humiliation nationale: la démission de Delcassé, imposée par l'Allemagne après la visite de Guillaume II à Tanger. Mais voici que soudain un nom, fait de grâce et de fierté, commença à voltiger au dessus des tristesses, des amertumes et des factions qui déchiraient ou oppressaient la France, un nom qui était à la fois un signe d'espérance et d'union, le nom de l'héroïne qui au XVe siècle avait bouté l'Anglais hors de France et refait, autour du roi Charles VII, l'unité politique de la nation, le nom de Jeanne d'Arc.

Etrange destinée que celle de cette sainte bergère, devenue chef de guerre et libératrice de son peuple!

Par son exquise pureté, par son dévouement, par son courage, par la profonde tendresse de son âme, elle égale les plus belles héroïnes de l'antiquité, les Judith et les Esther, les Iphigénie et les Antigone; elle les dépasse de toute la hauteur de son amour mystique; elle les domine surtout par l'importance et les conséquences indéfinies de son oeuvre, car c'est à elle que la France doit de n'avoir pas été anglaise et donc, un siècle plus tard, de n'avoir pas été protestante. Elle a sauvé simultanément le territoire et l'âme traditionnelle de la France. A une telle héroïne il semble que son peuple aurait dû être jaloux d'élever des autels, de tresser des guirlandes et de dédier les plus beaux poèmes de sa littérature. Tout au contraire, sur ses gestes épiques, cinq siècles d'ingratitude ont étendu comme un linceul d'oubli. Durant cinq siècles, il a été peu parlé d'elle; à peine au

XVII^e siècle un poème sans valeur de Chapelain, au XVIII^e l'odieuse Henriade de Voltaire et au XIX^e avec quelques pages respectueuses de Michelet une ode émue de Casimir Delavigne. Evidemment si Jeanne d'Arc était si oubliée et si méconnue dans son propre pays, c'est qu'elle se recueillait dans le silence, c'est qu'elle était réservée par Dieu pour une seconde mission, analogue à la première, une mission libératrice et pacificatrice. Et en effet, au début du XX^e siècle, ce fut comme un retour triomphal de Jeanne d'Arc. Dans le désarroi des actes et des pensées, on ne savait plus à quel saint se vouer, à quel idéal se raccrocher, autour de quel drapeau se grouper. Jeanne fut le signe de ralliement général, signe de ralliement pour les catholiques égrenés et dispersés par la loi de séparation, signe de ralliement pour les nouveaux nationalistes d'action française, signe de ralliement pour les convertis de l'anarchie intellectuelle et morale.

Il n'est, pour s'en rendre compte, que de songer à un nom que beaucoup, avant la guerre, prononçaient avec admiration, que tous aujourd'hui entourent d'une vénération profonde, le nom de Charles Péguy, tombé glorieusement à la tête de sa compagnie, au premier jour de la bataille de la Marne. Nul n'a exercé sur la génération actuelle des écrivains une influence comparable à celle de Péguy; c'est à lui que, jadis, Ernest Psichari, le petit-fils de Renan, dédiait son "Appel aux Armes", à lui que Joseph Lotte, le fondateur du "Bulletin des Professeurs Catholiques de l'Université" confiait les étapes de sa conversion, c'est lui qui imprima et lança dans les "Cahiers de la Quinzaine" le Jean-Christophe et le Michel-Ange de Romain Rolland, et enfin, parmi les plus jeunes il n'en est aucun qui ne doive quelque chose à l'exemple et aux idées de Charles Péguy. Il a été, durant les années qui ont précédé sa mort, le chef de chœur des jeunes écrivains. Or ce socialiste et ce dreyfusard acharné, qui vint au catholicisme six ans avant la guerre, fut toute sa vie le chanfre passionné de Jeanne d'Arc. Il l'avait célébrée en termes âpres, imprégnés de la mystique socialiste, dès 1898. Comme sous l'effet d'une attirance mystérieuse, il y revient en 1908 et quelques années après il publie dans ses "Cahiers" le "Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc" qui est un long chant d'espérance et l'expression d'une

intense volonté de vivre. A la même époque, groupés autour du vaillant Evêque d'Orléans, Mgr Touchet, les catholiques s'apprêtent à saluer Jeanne "Bienheureuse" et, avant même qu'elle ne gravisse, après un exil de cinq siècles, le premier des degrés de l'autel, voici que déjà son nom est acclamé dans les rues de Paris, on se bat pour elle à la Sorbonne et sur les places publiques et, finalement, l'intrépidité des jeunes de l'Action Française arrive à l'emporter et à imposer chaque année un cortège toujours accru où viennent bientôt se confondre toutes les fractions de l'opinion, depuis les étudiants républicains de la Sorbonne jusqu'à la Jeunesse Catholique et aux ligueurs d'action française. "La France se meurt, ne troublez pas son agonie" disait à Déroulède Renan près de mourir. La prophétie du vieux sceptique était loin. La France déjà était ressuscitée et ressuscitée sous le souffle de Jeanne. Sans que nous nous en doutions, Jeanne d'Arc avait relevé nos têtes et nos courages, redonné à la jeunesse une raison de vivre et ainsi préparé providentiellement la génération de la guerre à la dure épreuve qui allait venir. Aussi personne ne fut-il surpris d'entendre, au cours même de la guerre, les choeurs de soldats entonner des hymnes à Jeanne d'Arc et les musiques militaires jouer fréquemment, à côté de la Marseillaise et de la Marche Lorraine, le chant de "l'Etendard", celui-là même qui chaque année retentit sur la place d'Orléans, au moment où s'embrasent les tours de la Cathédrale. Jeanne d'Arc était présente au combat, comme elle avait présidé à la veillée des armes.

Voilà tout ce qu'il convient de considérer, si l'on veut comprendre le sens profond de la Canonisation de Jeanne d'Arc: elle est le dernier acte d'un drame émouvant qui n'est autre que le drame de la Renaissance française.

Un jour viendra, nous pouvons en être sûrs, où l'idée émise aux environs de 1880 par un homme qui était franc-maçon et reprise aujourd'hui par Barrès deviendra une réalité, où Jeanne, sainte de l'Eglise, sera promue aussi aux honneurs officiels de son pays, proclamée patronne de la France et célébrée par une fête nationale qui symbolisera, dans la plus pure ligne catholique, les destinées nouvelles de la France ressuscitée.

En attendant, c'est à bon droit que le Canada s'associe étroitement à la joie présente de la France: s'il vit d'une tradition catholique qu'il a apportée au XVII^e siècle et qu'il a conservée jalousement, il ne doit pas oublier que cette tradition a été sauvée par Jeanne d'Arc: si les premiers colons sont venus d'une terre catholique et non d'une terre protestante, c'est parce que Jeanne d'Arc au XV^e siècle avait rendu la France à son roi légitime.

RAOUL MORCAY



NOS ETUDES PHILOSOPHIQUES ¹

Nos lecteurs nous pardonneront volontiers de faire précéder d'un long voyage en France les quelques réflexions qui vont suivre sur les études philosophiques au Canada. Une méthode aussi naturelle ne saurait en aucune façon les décevoir ou les offusquer. N'est-ce pas des rives natales que parviendra toujours à notre race le seul enseignement, positif ou négatif, qui réponde à sa complète exigence, à son tempérament foncier? Dans tous les domaines de l'investigation profane — la matière politique mise à part — nous n'avons jamais eu, nous n'aurons jamais qu'une maîtresse intellectuelle, préceptrice enviée de l'humanité: c'est la France.

A l'heure actuelle, un souci de haute portée y prédomine. Il n'est pas né de la guerre, mais celle-ci lui donna son caractère de pressante nécessité. Il s'agit, pour mieux bouter hors de France toutes les théories germaniques qui avaient envahi ce pays bien avant les hordes du kaiser, de substituer chez les laïcs instruits, aux philosophies régnantes la philosophie traditionnelle de l'Eglise, — et cela par tous les organes de transmission possibles, notamment par

¹ Ce travail ayant été livré déjà au public sous forme de conférence, (Montréal, Bibliothèque St-Sulpice, 20 novembre 1919) nous avons cru devoir lui garder la libre allure que comporte le genre, au lieu de le bourrer après coup de notes et renvois.—M.-A. L.

la voie de l'enseignement secondaire. La renaissance scolastique date proprement de Léon XIII, en 1879. Mais cette renaissance par le sanctuaire s'est à peu près limitée au sanctuaire. Et malgré de louables efforts suivis de précieuses conquêtes individuelles, il se trouve que le néo-thomisme, considéré à bon droit comme la fructification suprême de l'intelligence catholique, n'a pas encore réussi à gagner le profane. C'est pourtant, avons-nous dit, la pressante nécessité de l'heure. M. Léon Daudet, co-directeur de l'*Action française*, écrivait, le 19 août 1919, au cours d'un article intitulé: *Les fruits intellectuels de la victoire*: "Il y a une "hiérarchie dans les opérations, collectives ou individuelles, "de l'intelligence. C'est par l'évasion métaphysique et psychologique que commencera vraisemblablement la grande "libération de l'esprit français." L'esprit français laïque était donc une sorte de captif d'avant-guerre? Oui, tout comme l'esprit universitaire anglais et américain.

Laissons le même journaliste patriote nous raconter la principale étape de sa formation philosophique: "Aux environs de 1885, j'avais comme professeur à Louis le Grand, "en Philosophie B., le célèbre Burdeau, traducteur de "Schopenhauer, grand admirateur de Kant et ne jurant "que par "La Critique de la Raison pure". Il nous kanti- "fiait jusqu'à la garde... Je revois encore la salle haute et "grise où nous apparut pour la première fois l'analytique "transcendentale, où nous fut révélée la distinction du *phé- "nomène* et du *noumène*. Burdeau possédait dans la per- "fection le vocabulaire philosophique allemand... C'était "l'époque où, dans les nouvelles traduction de Kant, chaque "mot d'importance était suivi du mot allemand original en- "tre parenthèses, tant le traducteur rougissait de sa beso- "gne sacrilège, tremblait de s'écarter de la voie sainte. De "ces phrases de Patagon géomètre, Burdeau disait: *Cela est "beau en soi*. Et cet "en soi" avait toute la rigueur, tout "le tranchant de l'école... On eût dit qu'il se fût agi d'un "catéchisme transcendant auquel jamais la suite des temps "ne soustrairait une parcelle de sens ni une parcelle de "texte. Après l'énoncé de la thèse et avant la démonstra- "tion, le lecteur devait garder un religieux silence, pendant "lequel chacun de nous s'imprégnait de la sentence et la mé- "ditait... Il nous semblait que le monde extérieur, se ra-

“battant sur le plan de la conscience, prenait au-dedans de nous une signification toute neuve, que nous allions marcher de découverte en découverte. . . Non, jamais au cours de l'existence, je n'ai plus retrouvé cette magie, cette grisurie, cette euphorie, comparable seulement à celle de l'opium, alors que la douleur disparaît comme une reine courroucée, traînant derrière elle un bruissement de soie.”

On sait que l'essentielle divergence, le point central des polémiques entre Kant ou les dérivés de Kant et les tenants de la philosophie scolastique a toujours résidé dans le problème de la connaissance. Le kantisme suppose ou veut établir une cloison étanche, disons plutôt un fossé irréductible entre le phénomène et le noumène, c'est-à-dire entre le sujet pensant et le monde extérieur; de sorte que toute connaissance objective est un leurre; l'esprit ne peut rien affirmer en dehors de ses propres opérations. Telle est la fissure béante par où s'écoulera toute la substance philosophique héritée de Platon, d'Aristote et de S. Thomas. Car la nouvelle doctrine implique forcément l'inutilité, la vanité, donc le rejet total des premiers principes ou des suprêmes évidences sur lesquelles nos anciens philosophes avaient bâti leurs spéculations. “Ce nous est une profonde douleur,” disait Léon XIII dans sa *Lettre au clergé français* du 8 sept. 1899, d’“apprendre que depuis quelques années, des catholiques ont cru pouvoir se mettre à la remorque d'une philosophie qui, sous le spécieux prétexte d'affranchir la raison humaine de toute idée préconçue et de toute illusion, lui dénie le droit de rien affirmer au-delà de ses propres opérations, sacrifiant ainsi à un subjectivisme radical toutes les certitudes que la métaphysique traditionnelle, consacrée par l'autorité des plus vigoureux esprits, donnait comme nécessaires et inébranlables fondements à la démonstration de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la réalité objective du monde extérieur. Il est profondément regrettable que ce scepticisme doctrinal, d'importation étrangère et protestante, ait pu être accueilli avec tant de faveur dans un pays justement célèbre par son amour pour la clarté des idées et pour celle du langage.”

Il est vrai que cinq ou six ans plus tard, la jeune génération, celle qui fait suite immédiatement à Léon Daudet, se vantait, suivant une formule fameuse, d'avoir enfin “tra-

versé Kant". Hélas ! c'était pour tomber en Bergson : Henri Bergson, juif d'origine, parisien de naissance, ancien fort en en thème du Lycée Condorcet, devenu maître de conférences à l'École Normale, aujourd'hui professeur au Collège de France ; d'allures modestes et d'accent sincère ; esprit infiniment subtil et compliqué ; orateur et poète d'un singulier envol ; laissant tomber la métaphore à jet continu du haut de sa chaire assiégée par un public en majeure partie féminin. ¹ D'abord fidèle à Kant, puis sourdement hostile, il finit par découvrir son plan qui était de destituer l'idole et d'entreprendre à son tour une expérience de l'esprit. M. Bergson admet donc une possibilité de la connaissance objective et prétend jeter un pont entre l'esprit et la matière, entre le sujet pensant et l'objet pensé. "C'est l'être même", lisons-nous dans son principal ouvrage : *L'évolution créatrice*, "c'est l'être même en ses profondeurs que nous atteignons "par le développement combiné de la philosophie et de la "science". Mais n'allez pas croire, par exemple, que ce sera au moyen de l'intelligence. M. Bergson est un ennemi déclaré de l'intelligence à laquelle il dénie tout pouvoir de conduire au vrai. En effet, l'être qu'il s'agit d'atteindre *n'est pas, il devient*. Tout est devenir pur, c'est-à-dire perpétuel et intégral changement. (On reconnaît ici la vieille cantate de Renan qui ne voulait pas distinguer lui non plus, entre les accidents qui changent et la substance qui demeure.) L'être évolue sans cesse, tandis que "les idées que s'en forme l'intelligence sont des concepts figés, cristallins et morts, d'où la vie s'est retirée." Par conséquent, tout concept idéal est nécessairement faux. Donc, guerre au rationnel. Plus d'induction ni de syllogisme. Il faut remplacer l'autorité périmée de l'intelligence par une autre faculté d'ordre sensible, *l'intuition*, la fameuse intuition bergsonnienne. Ce n'est pas l'intuition des scolastiques, acte de l'intel-

1 Cet auditoire fait semblant de comprendre, s'il faut en croire un journaliste parisien. M. Bergson en effet ne se montre guère épris de clarté, même relative. Mgr Farges raconte qu'en 1889, lorsque le jeune Henri présenta à la Sorbonne, comme thèse de doctorat, son "Essai sur les données immédiates de la conscience", le président du jury, M. Ravaisson termina le compliment d'usage par cette remarque soulignée d'un murmure approbateur de l'assemblée : "Je n'ai pas toujours pu vous saisir, mais j'aime à croire, Monsieur, que vous vous êtes compris !"

ligence par lequel on perçoit les vérités premières directement et sans aucun procédé discursif. C'est une connaissance par le dedans et qui porte sur les faits, "qui saisit les faits dans leur jaillissement même, au lieu de les prendre une fois jaillis." C'est l'intuition vierge, antérieure et supérieure à tout discours, à toute formule, en un mot l'intuition de conscience de l'enfant dans son premier contact avec le réel. Mais comment reconstituer, à l'âge de quarante ans et sans trop d'artifice, cette intuition sensible enfantine? Comment redevenir enfant par d'autres procédés que ceux déjà mentionnés dans l'Évangile ou dans S. Paul? M. Le Roy, le plus ardent disciple de Bergson, va nous l'apprendre dans *La Revue de métaphysique et de morale*, 1899, pp. 384, 414. La méthode pour recevoir les révélations de l'être consiste à "s'abandonner en bicyclette au charme "étrange du changement, à l'ivresse délicieuse du devenir"; ou bien encore "à se coucher dans la campagne, par une chaude journée d'été, à demi abrités du soleil sous un feuillage "mouvant, dans cette disposition d'esprit paresseuse et abandonnée où nous serons éblouis, écrasés, désagrégés, noyés "sous le flux incessant des images éclatantes, et où nous sentirons en même temps s'évanouir, avec le désir de toute activité, les limites précises qui morcellent la nature dans notre "vie ordinaire." Voilà. Puisqu'il s'agit de retourner à l'enfance, il est tout naturel de prendre le chemin des écoliers. ¹

Pendant ce temps, le philosophe américain William James, continuateur de Wundt en psychologie expérimentale, divulguait au Harvard les doctrines de Bergson, y ajoutait un correctif évidemment d'ordre pratique, et influençait à son tour l'élite universitaire de France, y compris un

¹ Les critiques n'oublient point de faire observer à M. Bergson que sa fameuse intuition portant uniquement sur tel et tel fait sensible, il faut nécessairement, pour les généraliser et parvenir à la science, le secours d'une autre faculté: que sera-t-ce, sinon l'intelligence? Quant à moi, je me permets de résumer toutes ces critiques en un dilemme: *Ou votre intuition existe, ou elle n'existe pas.* Si elle n'existe pas, à quoi bon pareil déploiement poético-philosophique? Si elle existe, il vous a fallu pour la découvrir une telle acuité et vigueur de l'intelligence, que finalement elle prouve en faveur de cette faculté qu'elle veut combattre. Monseigneur Farges, après avoir longtemps et très sérieusement discuté la théorie, ne peut s'empêcher de finir par une boutade: "Et quand votre intuition aurait toutes les qualités de la jument de Roland, elle en aurait aussi le principal défaut, qui était de ne pas exister!"

certain nombre de catholiques. Il prétend que M. Bergson "a tué l'intellectualisme définitivement et sans retour." Il déclare avoir renoncé lui-même à la logique "carrément, franchement, irrévocablement." Mais comme il prétend rester bon américain, il lui faut au moins un critère de vérité pratique. C'est pourquoi, il veut qu'on juge une doctrine à sa valeur de vie, et sa valeur de vie au caractère de bonté, d'utilité, aux garanties de succès qu'elle offre. Ces diverses conditions sont connues par l'expérience sensible à laquelle tout doit être soumis ici-bas, tout, même le sentiment religieux. Le système se nomme *pragmatisme* ou philosophie de l'action. Il mène rarement à la vérité objective, mais l'auteur s'en console en disant que "les choses ont moins d'importance que la recherche des choses."

Que deviennent alors, avec de pareilles conceptions, les grandes choses qui s'appellent Ame, Religion, Morale, et le grand Etre que l'on nomme Dieu? On a dit sous forme de paradoxe: "Toutes les philosophies sont hérétiques à la deuxième génération." Ces trois-là, le criticisme de Kant, l'intuitionisme de Bergson et le pragmatisme de James, furent anathèmes dès le berceau. Kant nous défend de prier Dieu à cause de son existence hypothétique. Tout au plus permettrait-il qu'on lui adresse cette prudente oraison qu'un écrivain catholique composa pour la circonstance: "Mon Dieu, si tu existes, reçois dans ton ciel, s'il y en a un, mon âme immortelle, si j'en ai une!" Sa morale repose tout entière sur l'autonomie de la raison. Son fameux impératif catégorique: "Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe d'une législation universelle" peut servir et de fait a servi de mot d'ordre à l'individualisme le plus effréné. Appliqué plus tard par Fichte à la nation allemande entière, il est devenu l'exacte formule et comme le motto du pan-germanisme. Nation allemande, agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours servir de principe à une législation universelle: *toute la guerre est là, dans une phrase.*

Pour M. Bergson — qui n'est pourtant pas un matérialiste ni un sectaire — Dieu n'existe pas encore, mais *il est en train de se faire...* puisque tout est devenir pur! Le mot âme, qu'il écrit toujours avec des guillemets est par

lui entièrement vidé de son sens naturel; il désigne au plus un mouvement, un phénomène, la catégorie de substance étant d'ailleurs et depuis longtemps biffée du système. De sorte que ce spiritualisme tant vanté laisse tous nos principaux dogmes et leurs résultantes pour la vie morale, suspendus en l'air et sans aucun fondement.

William James, lui, supprime les guillemets de son confrère avec le mot et la chose: "A force d'avoir servi, dit-il, l'âme est hors d'usage et sa vogue est passée." La seule opinion théologique qui retienne un peu son attention serait celle d'un "Dieu fini, immanent à l'univers", conception qu'il ramène à l'esthétique, "parce qu'elle donne à l'univers un caractère élevé et sublime". Mais il ajoute qu'il serait regrettable que de mesquines disputes d'esthétique dussent séparer des hommes de bonne foi qui ne demandent qu'à se sentir plus véritablement chez eux dans le vaste univers.

On peut réserver son jugement en présence d'une doctrine vitale, la nier même, et demeurer honnête, comme ont fait Littré et plusieurs autres. Mais la subtiliser de la sorte, en lui ôtant son tragique intime; oser dire à des hommes qui pensent et qui veulent penser, qu'il est secondaire après tout que l'âme existe ou n'existe pas, et que le Dieu de l'âme soit fini ou infini, que ces divergences se ramènent au fond à de pures questions de goût et d'esthétique, cela est foncièrement malhonnête. Et si le mot semble forcé, je déclare qu'il y a une "courtoisie envers le sophisme" dont je me sens incapable depuis la guerre, car elle m'apparaît trop vivement ce que le P. Garrigou-Lagrange appelle "une fausse vertu inspirée aux imprévoyants, aux timides et aux snobs." Rien d'étonnant que le Dante se soit permis de loger dans l'Enfer un de ces malheureux dont la vie s'écoule à jouer de leur esprit et de celui de leurs semblables, en substituant des chimères à toutes les réalités divines et humaines. Pour le punir de son audace, la justice de Dieu l'avait assujéti là-bas à des fonctions analogues, et réduit au paravent à l'état d'ombre. Quand le poète l'aperçut, ce n'était plus que "l'ombre d'un laquais, frottant l'ombre d'un carrosse avec l'ombre d'une brosse". Besogne pour le moins fastidieuse à laquelle il était condamné pour l'Eternité!

Aussi longtemps que ces théories demeurèrent à l'état spéculatif, aussi longtemps même qu'elles n'influencèrent que le niveau intellectuel, la foi et les mœurs de la nation, la France accueillante les hébergea comme elle hébergeait les métèques de toute provenance qui se disputaient la douceur de son ciel, le fini de sa production industrielle et artistique, l'agrément et le charme de sa société. Mais quand à l'euphorie d'un long rêve succéda la brusque horreur du réveil; quand la douleur partie avec des bruissements de soie revint au son infernal des bombes; quand ces idées essentiellement motrices eurent ébranlé l'assiette du monde en déclenchant cette guerre inouïe de mensonges, de rapines, d'incendies, de sacrilèges, d'assassinats, de viols, il n'y eut qu'un mot et qu'un geste chez son élite pensante pour dénoncer la cause profonde du mal. Dès lors sa haine lucide entrevit derrière l'uniforme du combattant allemand la toge du professeur. Elle s'indigna moins des crimes de la soldatesque que de la signature de 93 intellectuels apposée au bas d'un document infâme. Et elle se jeta dans la "guerre totale" avec le sentiment de venger, en même temps que les coups portés à son corps, chaque blessure faite à son esprit. Il s'agit maintenant, après une glorieuse victoire, de panser les plaies et de tonifier l'organisme: où trouver le remède?

Les intellectuels de France ont à leur disposition une doctrine éprouvée par les âges et qui n'est elle-même que le plus pur extrait de ce qu'il y eut de meilleur dans les âges du passé; une doctrine enseignée de siècle en siècle dans "l'Alme, inlyte et célèbre Sorbonne"; une doctrine tirée d'Aristote, esprit dominateur et transcendant, s'il en fut jamais; perfectionnée ensuite et synthétisée par Thomas d'Aquin, le plus grand nom de la théologie catholique; "doctrine qui a mérité les suffrages, l'adhésion sans réserve des plus grands penseurs qui ont suivi, bien plus, la consécration solennelle de l'autorité constituée la gardienne de la vérité dans le monde". (R. P. Pègues). Et l'on présume sans doute que je vais aligner ici les témoignages des Papes en faveur de la philosophie thomiste? Non, je réserve au lecteur la joie de l'inattendu, la surprise graduée de voir deux écrivains modernes atteindre, en exprimant leur opinion sur la scolastique, jusqu'à l'ampleur du style pontifical. M. Emile Boutroux: "L'oeuvre la plus considérable d'Aristote est

“sans contredit l'organisation fondamentale de cette philosophie chrétienne, si complète, si précise, si logique, si fortement établie dans ses moindres détails, qu'elle semblait constituée pour l'éternité.” Et M. Henri Bergson: “Si l'on fait abstraction des matériaux friables qui entrent dans la construction de cet immense édifice, une charpente solide demeure, et cette charpente dessine les grandes lignes d'une métaphysique qui est, croyons-nous, la métaphysique naturelle de l'intelligence humaine.” Et c'est cette même métaphysique que, violentant la nature, ce même M. Bergson va s'appliquer à combattre, moins encore par démanègeaison de vaine gloire que par prurit de nouveauté.

Et c'est sur ce point qu'un très grand nombre de Français méritent la sévère protestation des vivants et le muet reproche des morts. Ils ont renié ce trésor national ou nationalisé de la scolastique; au lieu d'accroître l'ancien par le nouveau, ils ont fait table rase de l'ancien; ils ont prodigué à la vieille Ecole l'ironie, la blague et le sarcasme; confondant avec la suprême apogée la période inchoative et les années de décadence, ses axiômes fondamentaux avec ses procédés mnémotechniques; jouant l'ignorance et portant le préjugé jusqu'à méconnaître son influence immédiate sur l'époque contemporaine, jusqu'à vouloir l'isoler de la littérature et de l'architecture du Moyen Age. Une compétence comme M. Gustave Lanson a trouvé moyen de poursuivre un cours sur la littérature médiévale, sans faire allusion aux doctrines ni même à la méthode scolastiques. Il a fallu tout le courage de M. Emile Mâle, le maître si estimé des connaisseurs, pour poser, pour attester que la cathédrale était conforme au savoir encyclopédique du temps, tel que contenu dans le *Speculum Majus* de Vincent de Beauvais.

Revenons au point. Vous connaissez l'intervention de Léon XIII qui se chargea de révéler à la France l'opportunité non moins que la valeur de sa philosophie médiévale, devenue la philosophie de l'Eglise. Vous savez le retentissement universel de l'Encyclique *Aeterni Patris* du 4 août 1879. Telle était cependant, à cette époque, en France et jusque dans les milieux romains, l'influence de la philosophie cartésienne dont Cousin avait incorporé des parties entières dans son oeuvre éclectique, que le document pontifical fût resté lettre morte, sans la fermeté du Pontife qui destitua

certaines professeurs pour les remplacer par des hommes sûrs au point de vue doctrine. Il nomma Cornoldi au Collège Romain, Zigliara à la Minerve, Lorenzelli et Satolli à la Propagande, Talamo à l'Apollinaire. Moins de deux ans après l'encyclique, le cardinal Dechamps, archevêque de Malines, recevait l'ordre de fonder une chaire de philosophie à Louvain. En 1888, l'Institut catholique de Paris, de fondation encore récente, était dotée à son tour d'une chaire de philosophie, à la demande des Evêques protecteurs et par les soins de Mgr d'Hulst. Ainsi Rome, Paris, Louvain allaient devenir les véritables centres du mouvement néo-thomiste. Un tel revirement, j'allais dire une semblable révolution dans les habitudes intellectuelles de toute une classe, ne s'obtient pas sans produire des heurts, des résistances et parfois des ruines. Il n'entre point dans mon cadre de raconter cette histoire dont la conclusion peut s'exprimer en deux mots : réussite finale du côté du clergé, insuccès relatif auprès des laïcs à qui le Pontife, du reste, ne s'adressait qu'indirectement.

On a prétendu que la langue de la scolastique, le latin, avait été le principal obstacle à sa diffusion dans les milieux universitaires où les classiques eux-mêmes étaient tombés en défaveur. Mais on oublie que cette lacune fut assez tôt comblée par des maîtres éminents qui se chargèrent de donner une expression française au thomisme. A partir de 1898 fut donné le cours en français à Louvain, avec la permission de Léon XIII. La Revue néo-scholastique, la Revue thomiste, la Revue de philosophie, plus tard la Revue des sciences philosophiques et théologiques parurent tour à tour, rédigées dans un style de grave allure qui se réfère à la meilleure tradition, malgré les formules techniques dont aucune science ni aucun art ne prétendent dégager totalement leur vocabulaire. De même les grandes oeuvres philosophiques du cardinal Mercier et de Mgr Farges furent publiées en français, tandis que le "Manuel" de ce dernier paraissait dans les deux langues. Enfin le "Commentaire français littéral de la Somme" par le P. Pègues, suffirait à lui seul à lever l'obstacle du langage. Mais deux autres se dressaient, se dressent encore à l'heure actuelle, et d'autant plus diffici-

les à renverser, qu'ils se présentent sous la forme d'un double exclusivisme: l'exclusivisme scientifique et l'exclusivisme gouvernemental.

La fin prochainement.

fr. M.-A. LAMARCHE, O. P.



NOTES SUR LE LANGAGE CHRETIEN

J'entendais dernièrement un ami se plaindre du manque de foi des chrétiens. "Il y a double cloison, disait-il; on pense juste très souvent, mais on agit tout autrement." Et dans son zèle blessé, il cherchait les moyens de remédier à ce pénible état de choses. Le but était bien déterminé, mais les moyens, complexes: toute la question surnaturelle y était touchée. Sans m'embarquer pour un voyage d'aussi long cours, je voudrais cependant faire ma part. Je crois le manque de réflexion, l'une des causes les plus agissantes de cette diminution de foi. Beaucoup d'autres y concourent sans doute, mais je n'ai jamais pu oublier la parole de la grande sainte Thérèse: "Donnez-moi un quart d'heure de réflexion par jour, et je vous promets le ciel." L'idée propulsive des actes, pas l'idée vague ou informe, mais l'idée nette, forte, pleine de sève active, voilà la force. C'est à vider les mots de leur sens vital qu'on en est venu à les employer ainsi sans effet. Ne serait-il pas bon de réfléchir sur nos paroles pour nous remettre en contact avec l'idée qui s'y cache? Le christianisme doit avoir ses mots propres par lesquels il nous transmet son esprit et entretient notre foi. Ces mots doivent être étudiés et médités, c'est certain, mais je touche là à une question d'étude. Je voudrais d'un autre moyen, quelque chose de très facile, dont on pourrait se servir couramment, pour ainsi dire. Un simple jeu intellectuel qui serait pour nous une sauvegarde et un aliment religieux.

Dans les mots usuels, il y en a un certain nombre auxquels le christianisme a ajouté le poids de l'éternité, qui

nous ouvrent des horizons nouveaux ou nous restreignent à ceux de la terre, suivant la manière dont on les emploie. Je voudrais que chaque chrétien, dans l'usage de ces mots courants, ajoutât toujours en lui-même le sens religieux, tout en leur laissant leur sens commun. Il se préserverait de la sorte de l'éblouissement de la terre, ses jugements se modifieraient insensiblement et cette image, sans cesse présente, d'une nouvelle patrie et d'un nouvel état de choses, alimenterait sa foi, enlèverait à la nonchalance spirituelle son pied-à-terre.

Sept vocables principaux se présentent à mon esprit, sur lesquels s'édifie toute une partie de notre langage, desquels tout un monde d'idées, moteur bienfaisant ou malsain, ressort. Ce sont ces mots-sources que l'Eglise a pris, qu'elle a dépouillés de leur sens de mort pour en faire des lumières et des causes de vie. Pour un chrétien qui veut réfléchir, ces mots perdent leur sens souvent néfaste et par suite leur poussée dangereuse. *Richesses, honneurs, gloire, plaisir, science, force, beauté*, voilà les différents buts pour lesquels on tue, on pille, on écrase ou l'on se vend. Condamner péremptoirement toutes ces choses paraît tellement en contradiction avec le cri de notre nature, qu'une explication s'impose ici.

Nous entendons réellement en nous-mêmes un appel à une vie plus haute que la vie commune, mais le monde ne sait pas donner la satisfaction demandée. Seul le christianisme a pu trouver la véritable explication. Par richesses, nous devons entendre non l'accumulation des biens terrestres, mais célestes; par honneurs, non les hautes positions humaines, mais notre degré d'ordre dans la perfection; par plaisirs, non les jouissances des sens, mais la satisfaction puissante et profonde du devoir accompli; par gloire, non la lueur vacillante de la célébrité humaine, mais le pur rayonnement de l'âme où Dieu se mire; par science, non l'ensemble des conclusions bornées de la terre, mais la vérité sur notre origine et notre fin, avec les devoirs qu'elles comportent; par force, non une vigueur physique ou même intellectuelle, mais cette santé morale, inattaquable, et dominatrice des mouvements corporels; par beauté, non cette harmonie si factice de traits éphémères, mais ce dégagement de la matière et cette envolée de notre être vers Dieu. Aveuglés par la signification commune de ces mots, les hommes s'agitent

dans des voies mauvaises. Sous l'ardeur de leur pensée raccourcie ils donnent naissance à de véritables égarements. C'est le triomphe et le bienfait de la vérité chrétienne de fournir les moyens de replacer les choses. Ne sont pas riches ou pauvres ceux que l'on pense communément; ne sont pas malheureux ou faibles ceux que l'on estime tels; ne comportent pas, par le fait même, le mépris, l'ignorance ou la laideur ceux qui ne possèdent pas les dons humains. Plus haute doit être l'idée, plus vaste la conception, opposée la direction à prendre. Sous ces significations nouvelles, les actions, qui se précipitent autour de nous, se montrent sous un nouveau jour. Elles nous apparaissent dans leur nullité, leur vide et nous laissent une impression de pitié. Et plus nous nous pénétrons de ces idées chrétiennes, plus nous deviendrons maîtres de nous-mêmes, plus nous échapperons à l'emprise des choses. Le monde est un guide malhonnête, qui aveugle ses partisans, qui leur fait accepter l'accessoire pour le principal. Les idées que nous en recevons, semblables à des lampes fumeuses, ne peuvent donner aux objets leur véritable relief. Si la réflexion venait, à la place de quelques lueurs tremblotantes nous aurions des soleils pour éclairer nos pas. User tout d'abord du sens commun des mots, ne pas nous y attacher uniquement, mais juger toujours en même temps de la valeur réelle d'un homme d'après l'éternelle destinée; de l'importance de chaque chose d'après son aptitude à rehausser l'ordre moral; considérer la gloire, les richesses, les honneurs pour ce qu'ils sont, des hochets d'un instant; amasser notre mépris contre ces objets vides de durée et donner un assentiment ferme à la véritable gloire, à la vraie science, aux véritables honneurs et richesses, ce serait former chez nous un "état d'âme", la seule force morale véritablement puissante. C'est toujours facile d'admettre une vérité, mais bien difficile de s'en pénétrer. Car, alors se produit une lutte, le déblaiement du terrain. La vérité ne s'établit dans une âme que pour y régner.

Ces considérations sur quelques mots peuvent sembler futiles; la plume malhabile peut trahir la pensée, mais nous restons convaincus que de ce petit travail de réflexion que nous aurions le courage de faire, chaque fois que l'occasion s'en présenterait, que de cette signification surhumaine que nous ajouterions sans cesse en nous-mêmes au sens habituel

des mots, sortirait une vision plus nette de notre devoir, une conception tout autre de la valeur des choses et par suite une orientation différente de notre conduite. Nous acquerions une sérénité d'âme dans la souffrance, une force inconnue sous les revers de la vie et un bonheur insaisissable à la morsure du temps. Les yeux qui se ferment, après s'être éblouis de gloire et d'honneurs humains, se remplissent de larmes d'avoir perdu la vérité. L'attraction de la terre se brise toujours au seuil de l'éternité et les flots qui nous ont terrifiés sur la haute mer, viennent mourir en murmures effacés au rivage sans fin. Pourquoi attendre cette heure et ne pas jouir dès maintenant de la vérité ?

ARMAND BEAUREGARD, ptre



LE R. P. PADE A LA MADELEINE

C'est le fait des Frères Prêcheurs d'embrasser les grands sujets, d'y projeter toute la lumière d'une vaste culture, de les expliquer avec un talent auquel une longue école a donné toute sa vigueur.

Le Révérend Père Padé expose à ses auditeurs de la Madeleine la Résurrection de la vie française et chrétienne. Il veut fixer une règle, arrêter d'une limite la folle liberté, ajuster de force un cadre où se briseront ceux qui refuseront d'y entrer. Ce carême est une grande leçon de discipline absolue.

On se plaît à voir la figure de l'orateur marquée d'une discipline semblable. Témoin parfait de la tradition dominicaine, peut-être a-t-il dû, lui aussi, plier un talent personnel à la règle séculaire. Mais la règle lui a donné, comme à ses frères, le timbre haut et sonore qui retentit aux voûtes les plus lointaines ; elle a rompu les mots dans sa bouche pour en jeter à toute une foule les syllabes distinctes ; elle a coupé ses phrases et ses périodes du geste simple qui montre, qui place et qui ponctue. Surtout elle l'a inspiré des grandes lois que les docteurs ont tirées, brèves et pleines, des sources profondes de l'Écriture. C'est la lumière éternelle que ces orateurs dardent sur l'objet actuel pour le faire connaître.

Leur acte va se faire à son tour preuve d'éternité. On demeure ébloui de voir servir à l'imprévu ce qu'on croyait si vieux après tant de services, de recueillir comme inouï ce qu'on pensait connaître comme un livre refermé. Un homme, à mettre le doigt, en vous regardant, sur la vérité première, atteint la plus simple grandeur: celle de Moïse portant les tables de la loi.

Ainsi le fidèle est-il étonné quand le Prêcheur semble lui dire, à la fin d'un sermon: tout ce que j'ai expliqué, Dieu l'avait énoncé, plus bref et plus terrible. L'homme doit vivre, a prononcé le Père Padé, en fonction de la société. C'est une des conditions de cette vie française et chrétienne qu'il expose cette année. N'est-il pas écrit, a-t-il ajouté, vous vous aimez comme je vous ai aimés moi-même. Et voici la règle absolue, toute rigoureuse qu'elle soit: jusqu'où a été cet amour? jusqu'à la mort. L'abnégation de l'individu doit être parfaite, total son sacrifice à la société. L'égoïsme résiste contre le devoir. Le Prêcheur ne le traque ni le harcèle. Il l'écrase sous la règle. Le fardeau de l'humanité s'impose à l'individu, avec sa triple charge de gloire, reflet de Dieu, de péché, et de faiblesse, suite de la faute. La vie du Christ s'offre en exemple à la vie des hommes. Et dans la bouche d'un orateur chrétien et patriote, la France est le prochain qui s'offre comme le plus immédiat, société chargée elle aussi, spécialement, de gloire, de péché, de faiblesse.

Le Prêcheur sait bien aussi connaître le coeur de l'homme et, si haut qu'il vise à mener son disciple, le conduire doucement par le chemin le moins montant. Le devoir envers la société française n'est pas seulement un exemple précis, c'est un exemple facile. Le prêcheur n'est plus impitoyable. Il se penche avec bonté. Il sait que la grande règle est meilleure quand on la fait aimer.

ANDRE ROUSSEAU

"L'Action Française", Paris, 8 mars 1920.



DANS L'ORDRE

A L'ETRANGER

—Le T. R. P. Joseph Noval, ancien recteur de l'Université de Manille et professeur de Droit canonique au Collège Angélique, vient d'être nommé Consulteur de la S. Congrégation de la Propagande.

—Les RR. PP. Cordovani et Zacchi, professeurs au Collège Angélique, font un cours de religion très apprécié au "Cercle universitaire" de Dames et au "Cercle de culture féminine" de Rome.

—Le R. P. Vincent-Marie Caicedo, de la province de l'Equateur, a été nommé Conservateur des Archives de l'Ordre.

—Le noviciat simple, installé au Collège Angélique pour les provinces à recrutement difficile, compte actuellement 17 novices.

—Le R. P. Hugon, dans une audience particulière, a présenté au Saint Père la nouvelle revue dominicaine, *La Vie Spirituelle*. Le Pape a daigné l'agréer, et après avoir manifesté le désir de la lire personnellement, il a paternellement accordé la bénédiction aux rédacteurs et aux abonnés.

—Le T. R. P. Gilles Guinassi vient d'être élu pour la quatrième fois Provincial de Lombardie.

—Le célèbre professeur Marucchi a repris à l'*Angelico* la série de ses conférences, et traite, cette année, de l'égyptologie dans ses rapports avec les études bibliques.

—Le Saint-Siège vient, une fois de plus, d'encourager l'étude des doctrines de S. Thomas d'Aquin, en recommandant très particulièrement la lecture de la Revue Thomiste dans tous les séminaires d'Italie.

—S. Eminence le Cardinal Valfré di Bonzo a reçu le titre cardinalice de Sainte-Marie sur Minerve.

—Le Rme Père Theissling vient d'achever sa visite canonique en Sardaigne.

—Les RR. PP. Berthier et Ferretti ont fait partie du Comité chargé de l'organisation du *Congrès d'art chrétien*, tenu à Rome en mars dernier.

—Sa Sainteté Benoît XV a nommé Son Eminence le cardinal Frühwirth, O. P., membre de la Sacrée Congrégation des Rites.

—Le Chapitre général qui tient séance actuellement à Corias (Espagne) a reçu la mission d'harmoniser nos Constitutions dominicaines avec les décrets du Nouveau Code. Plusieurs canonistes recrutés dans nos diverses provinces, s'occupèrent auparavant à Rome, auprès du Rme P. Général, du premier travail de révision.

—Sa Grandeur Mgr Michel di Andrea, tertiaire dominicain, a été fait évêque titulaire d'Emmaüs et auxiliaire de Buenos-Ayres.

—Au Couvent d'Etudes du Saulchoir (Kain) a lieu chaque mois, en présence du couvent et du collège réunis, une conférence par l'un des professeurs. On a pu entendre jusqu'à date les RR. PP. Lemonnyer: *Moyse, "le plus doux des hommes"*; Hugueny: *Le "fond de l'âme", d'après Tauler*; Blinguet: *La vie spirituelle dans la "Divine Comédie" de Dante*; Gillet: *La Philosophie de S. Thomas et le témoignage de l'Eglise*.

—L'Ecole *St-Dominique et Lacordaire* publie un *Bulletin semestriel* dédié aux élèves anciens et actuels. Le premier numéro offre des félicitations à un illustre ancien, le *maréchal Pétain*.

—Le T. R. P. Lagrange a été élu par acclamation président de la *Société orientale de Palestine*, fondée le 8 janvier à Jérusalem sur l'initiative de l'Ecole archéologique américaine, et sous le patronage des autorités anglaises et du haut Commissaire de France.

—Le R. P. Michel Browne, de la Province d'Irlande, a été appelé à Rome, pour y enseigner la Philosophie au Collège angélique.

—Le R. P. J.-Bte Amoudru, O. P., curé à Pétrograd, ancien professeur de Dogme au Couvent d'Ottawa, est prisonnier des bolchévistes depuis mars dernier.

—La Province et le Couvent de Bologne publieront pendant deux ans une revue mensuelle illustrée portant comme

titre: *Il settimo centenario di S. Domenico*. Directeur: R. P. Becchi.

—La Province de Paris est représentée au Chapitre général par le T. R. P. Réginald Monpeurt, ex-Provincial, et son suppléant, le T. R. P. Marie-Albert Janvier, conférencier de Notre-Dame.

—Une *Vie illustrée de S. Dominique* vient d'être publiée à Paris, chez Jacques Beltrand: texte de Lacordaire, illustrations de Maurice Denis, introduction par le T. R. P. Janvier. Prix 350 fr., majoration non comprise.

DANS LA PROVINCE

—Une messe solennelle selon le rite dominicain a été célébrée le jour de Pâques en l'église St-Clément de Viauville, (Montréal).

—La retraite des supérieurs et curés de notre Province commencera le 2 juin au Couvent du T. S. Rosaire de St-Hyacinthe.

—Le R. P. Antonin Bissonnette vient d'être assigné au Couvent St-Jean-Baptiste d'Ottawa, où il remplira les fonctions de vicaire, en remplacement du R. P. Sébastien-M. Piché, désigné pour la même charge à Ste-Anne de Fall-River.

—Les TT. RR. PP. Bibaud et Bourbonnière représentent notre Province, le premier comme Définiteur et le second comme *Socius*, au Chapitre général, ouvert le 22 mai à Corias (Espagne).

—Par indult spécial du Saint-Siège, accordé en souvenir des relations de l'Ordre avec Jeanne d'Arc, toutes les églises dominicaines célèbrent l'Office de la nouvelle sainte depuis l'époque de sa béatification. C'est pourquoi Saint-Hyacinthe et Ottawa furent le théâtre de grandioses démonstrations en son honneur le 16 mai. Le succès qui couronna ces fêtes fit bien voir que l'âme canadienne y était *dès longtemps* préparée.

A Saint-Hyacinthe, la foule à l'intérieur et aux abords de l'église Notre-Dame était si compacte pour chaque exercice, que le service d'ordre avait peine à la contenir. Beaucoup étaient venus des paroisses environnantes, attirés moins encore par le programme que par *Jeanne d'Arc* tout simple-

ment. Disons cependant, pour rendre justice à d'obligeants concours, que jamais, de mémoire d'artiste, aussi magnifique démonstration n'avait été organisée dans ce temple où l'éclatante parure de draperies, de lumières et de fleurs convergeait vers un tableau fixé au-dessus de l'autel majeur, reproduction du tableau de béatification de Jeanne d'Arc à Rome, prêt gracieux des Soeurs de la Présentation de Marie.

Chant et musique furent fournis par le chœur paroissial, dirigé par M. E. Thériault et assisté des meilleures voix de la ville, auxquelles voulurent bien se joindre MM. Paul Dufault et Emile Duquette, ténor et basse justement réputés dans toute l'Amérique.

Les élèves du juvénat des Frères Maristes exécutèrent la partie du plain-chant, avec M. Téléphore Urbain au clavier. Au dehors, la parade des Zouaves et des anciens soldats fut accompagnée par l'Harmonie du Séminaire et par la Fanfare Philharmonique qui donna également un concert en plein air dans le parterre du Couvent.

Un digne fils de France, le rév. Père Dominique Barillec fit passer toute son âme filiale dans un panégyrique très élaboré de Jeanne d'Arc, tandis qu'à Notre-Dame de Grâce et à St-Jean-Baptiste d'Ottawa, une voix canadienne, celle du R. P. Bissonnette, devait chanter notre hymne national à la sainte de deux patries.

Nous nous bornons, faute d'espace, à livrer le programme des deux concerts sacrés en l'honneur de Jeanne d'Arc.

A NOTRE-DAME DE SAINT-HYACINTHE

- 1.—Finale de la 1ère Symphonie. *Vierne*
M. T. Urbain, organiste.
- 2.—La mort de Jeanne d'Arc. *Bemberg*
M. Paul Dufault, ténor.
- 3.—"Ce que nous devons à Jeanne d'Arc", Allocution
R. P. Lamarche, O. P.
- 4.—Finale de *Jeanne d'Arc*: "Dieu le veut" *Gounod*
Chorale.
- 5.—O Salutaris. *Flégier*
M. E. Duquette, basse.
- 6.—Ave Verum. *Gounod*
Chorale.
- 7.—Ave Maria. *Spohr*
M. Gaston Nolin, baryton.
- 8.—Tantum ergo *Merlier*
Chorale.
- 9.—Allegro brillant. *Lemmens*
M. T. Urbain, organiste.

A ST-JEAN-BAPTISTE D'OTTAWA

- 1.—Marche de Jeanne d'Arc... ..*Dubois*
 - 2.—Jeanne d'Arc à Rouen... ..*Bordèse*
Choeur des Enfants de Marie
Soliste: Mlle Flora Rowe.
 - 3.—“La Sainte que nous fêtons”, Allocution.
R. P. C. Forest, O. P.
 - 4.—“Jeanne d'Arc”, poème... ..*Wambach*
Choeur des Enfants de Marie
Solistes: Mme Pouget-Corbeil,
Mlles S. Lapensée, J. Gay, S. Breault.
 - 5.—Hymne à Jeanne d'Arc... ..*Lebouc*
Madame Pouget-Corbeil.
Obligato de violoncelle: M. Emile Tassé.
 - 6.—Bénédiction du S. Sacrement.
- Directrice: Mlle D. Villeneuve.
Accompagnateur: M. C. Bachand.



RECENSIONS

Chanoine E. THENEVOT. — “La Novice Parfaite”, *Conseils spirituels et Législation canonique pour le Postulat, le Noviciat, la Profession*, dans les Instituts de Soeurs à vœux simples. In-18 de 216 pages. Prix: 2 fr. 50 majoration comprise; franco par la poste: 2 fr. 80. Montréal, Lib. Notre-Dame; Paris, P. Téqui.

Toutes les Congrégations ont adopté dans leur bibliothèque l'ouvrage de M. le chanoine Thévenot: *Manuel de la vie religieuse*. On trouvera bientôt dans les mains de toutes les Novices de France son nouveau livre: *La Novice Parfaite*. Le savant auteur a su mêler, dans cet ouvrage, toutes les lois qui régissent la vie religieuse et qu'une Novice doit connaître, aux conseils les plus élevés qui conduisent les âmes éprises d'idéal vers les sommets de la perfection religieuse. C'est pieux, c'est solide, c'est pratique. A signaler particulièrement à la fin du volume, un questionnaire complet sur toutes les matières contenues dans l'ouvrage et qui faciliteront aux supérieurs et aux maîtresses l'interrogatoire des Novices.

ALBERT LARRIEU, “Une poignée de vérités.—*A propos du Canada Français*, 125 pp. Chez les éditeurs, Gagnon et Cie, imp., Fall-River, Mass., et chez nos principaux libraires. Prix: 75 sous.

Une poignée de vérités, et de bonnes et franches vérités, dites simplement et clairement, voilà bien le livre de M. Larrieu. Mu par l'excellente idée de présenter le peuple canadien pris sur le vif, dans le conflit de ses luttes ethniques, évoluant, tantôt avec son esprit de tolérance, tantôt, si poussé à bout, avec une singulière acri-

monie, au milieu de ses ennemis si nombreux, M. Larrieu se fait le champion de notre valeur nationale. Il s'arrête avec complaisance sur nos qualités, souligne nos défauts, dénonce vigoureusement les calomnies qui ont cours chez nous et à l'étranger et qui nous font tort.

Une idée, ou mieux un fait émerge à mesure que les pages se déroulent : l'auteur aime les canadiens et il les connaît très bien.

Ce n'est pas à fouiller nos bibliothèques ni à lire nos revues — bien que notre histoire lui soit familière — que M. Larrieu s'est renseigné. Il a vu notre peuple, l'a fréquenté, l'a suivi sous son vrai jour et il cherche à faire partager son admiration à ses frères d'outremer et même à tous les ennemis de la race canadienne-française au Canada. Les aperçus nombreux qu'il a récoltés au cours de ses longues et fréquentes pérégrinations dans nos villes et nos villages sont personnels. Une conversation émaillée des vieilles expressions françaises lui montre que nous sommes descendants de Normands ou de Saintongeais et en plus traditionalistes, que notre français n'est pas un patois, etc., un fait répété, un incident caractéristique, une affiche publique, nos hommes et nos moeurs, nos travers et nos coutumes et que sais-je, servent de base à son information. Il sait tirer de ces mille détails, qui à la fin extériorisent une âme nationale, un admirable parti. Puis de cet ensemble d'observations, de cette cueillette dans notre vie quotidienne, jaillit un peuple vrai, qui depuis deux ou trois siècles s'exerce à devenir une nation.

M. Larrieu mérite donc, à bon droit, des éloges et les félicitations des canadiens pour son excellente idée de faire vivre dans son cadre le canadien moderne, tel qu'il est, afin de détruire les mille faussetés semées si naïvement par quelques-uns de nos cousins de France...

Loin de l'auteur la pensée d'avoir tout mis en lumière : nous sommes si complexes avec notre mentalité française, notre loyauté britannique et notre patriotisme canadien. Ce n'est pas une thèse qu'il veut soutenir, ce n'est pas davantage une étude fouillée et serrée qu'il veut élaborer, c'est une série de constatations qu'il propose à la méditation. Aussi, on chercherait en vain de ces preuves théoriques, de ces arguments péremptoires qui semblent enlever tout doute sur un point psychologique. En général ce n'est pas un défaut dans "Poignée de Vérités". Tel énoncé brûlant d'actualité, la conscription, par exemple, solliciterait des explications précises. Mais je le répète, il n'entrait pas dans les cadres de l'auteur de tout dire ; il a pris une poignée de vérités plus saillantes et les a offertes sans trop se soucier de celles qui glissaient entre les doigts !

Je ne crois pas davantage que M. Larrieu ait eu le désir de déchiffrer "certaines divergences de point de vue, certaines nuances d'opinions", comme le fait remarquer M. le sénateur Thomas Chapais dans son admirable Lettre-préface... M. Larrieu n'a qu'un but : dire aux Canadiens qu'il les aime et à tous qu'on doit aimer les Canadiens.

Cette haute et fraternelle affection fait pardonner bien des incorrections typographiques, grammaticales et littéraires qui cependant ne nuisent en rien à la beauté du livre ni diminuent son intérêt. Il importe peu que le style soit châtié, que les images soient artistiques pourvu que l'idée se fasse jour et s'élançe pleine, vigoureuse, féconde *jusque partout*. Tout est utile, marqué d'une

note de grandeur, de beauté et de simplicité: le vrai décor d'une âme canadienne.

C'est un message, écrit durant les haltes, à des frères lointains pour leur dire les nouveautés d'un pays peu connu! Qu'il aille là-bas rappeler à la mère que le petit enfant jadis abandonné sur sur le bord d'un grand fleuve, a grandi, est devenu fort, a attaqué les forêts immenses d'un immense pays, fait croître le blé qui le nourrit, maintenu et développé les traditions et les vertus maternelles et que l'heure est venue qu'elle le reconnaisse comme l'enfant qui lui fait le plus d'honneur!—A. B.

R. P. M.-CESLAS FOREST, O. P., "Le Divorce", Brochure de 150 pp., en vente chez l'auteur, 95, Avenue Empress, Ottawa, et dans les principales librairies, au prix de 75 sous.

Ce livre, ouvrage de combat, est à la fois un drapeau et une épée. Le drapeau, celui de la dignité intangible de l'union conjugale, ouvre ses couleurs sans vergogne; l'épée, qui venge son indissolubilité, flamboie. Tous les francs chrétiens, et parmi les autres tous les esprits qui pensent, aimeront à voir claquer le drapeau sous lequel les coeurs honnêtes et fermes sont attirés. Ceux qui ont à défendre la famille et la société, contre les mécréants et les fous, voudront saisir cette épée vengeresse.

Le divorce est une question toujours d'actualité depuis qu'il y a au coeur de l'homme des passions qui sont des faiblesses. En notre siècle de paganisme doucement réinstallé, le divorce est un dieu, celui des adorateurs de la chair: autant vaut le dire.

Mais dans un pays comme le nôtre, où grâce au ciel il y a encore des moeurs, une famille et une nation, le divorce, serpent venimeux qui s'insinue pour mordre et flétrir toutes ces divines institutions, par sa seule approche a quelque chose de poignant. L'on comprend l'angoisse de l'apôtre et du sociologue qui a des yeux pour voir, et dont le coeur n'est pas un simple viscère mou, à compression rythmée, qui s'émeut pour la protection... des animaux, à l'américaine, mais l'organe du plus haut sentiment religieux, et du meilleur patriotisme, le seul vrai, celui qui s'exerce dans la vérité et dans l'ordre.

Nous nous trouvons déjà à avoir fait l'éloge de l'auteur qui vient de publier *Le Divorce* et caractérisé son livre. Le problème est traité d'une main experte, c'est-à-dire d'un esprit aigu et net, d'abord au point de vue doctrinal, puis au point de vue juridique. Pour en saisir la clarté et la force, irrésistible comme celle d'un cours d'eau qui tombe, il suffirait bien d'en lire le sommaire analytique. Mais qu'on en parcoure les pages, on en verra l'analyse serrée, et la subtile psychologie. Au surplus, l'auteur est informé; dogme et philosophie, droit et roman social, arguments de principes, arguments de faits et statistiques, sont discrètement et lumineusement mis à contribution; et il y a ainsi de quoi servir tous les appétits, et garnir tous les carquois.

A notre avis, ce simple paragraphe de la page 15, est de tout l'ouvrage le bouclier invulnérable: "De tout ce que nous venons de dire, il résulte que la fin essentielle du mariage, c'est l'enfant. Cette fin n'est pas une chose arbitraire, variable, laissée au caprice

des époux. Elle leur est imposée, au contraire, par les nécessités les plus impérieuses de la vie. Elle est la seule raison d'être des sexes. Et comme le divorce atteint la vie de l'enfant dans sa source d'abord, dans son développement ensuite, il s'en suit que le divorce est une chose contre nature. Nos députés pourront faire toutes les lois du monde, ils ne changeront rien à cela."

Avant de faire leurs lois qui défont la nature, nos députés pourraient peut-être lire *Le Divorce* du P. Forest. Pour être moins croustillant et chatouiller moins que tel ou tel autre livre à titre analogue, ils y trouveront plus de lumière saine et sûrement plus de chaste volonté. Est-il téméraire de penser qu'il a été pour quelque chose dans le recul soudain du bill Barnard, à la Chambre fédérale, récemment : paru aussi en articles dans le *Devoir*, il a éclairé quelques esprits droits, fortifié des faibles, il en a compromis d'autres dans le bien, et le reste a pris peur en face du fantôme *Québec* derrière la vieille doctrine de l'Eglise et ses prêtres...!

Ajoutons donc que la *Revue dominicaine* a atteint l'âge de la fécondité, elle devient mère. Ses articles grandissent jusqu'à être des livres. Ce qui ne nous étonne point. Sous ses allures modestes, elle s'apprête à devenir l'un des organes de haute pensée qui devront diriger le mouvement doctrinal et donc les forces profondes de notre vie sociale. Son nom seul, du reste, pouvait nous le faire prévoir. La famille dominicaine évoque nécessairement la figure de l'Ange de l'Ecole, et le rôle séculaire qu'elle a emprunté de lui. Bon sang ne saurait mentir. Nos Frères Prêcheurs prennent leur fonction propre parmi nous. Le livre du P. Forest, pour l'instant, et tel autre encore qui paraîtra demain, en sont la garantie. 1—

J.-M. Rodrigue Villeneuve, O. M. I.

LA REVUE NATIONALE.—Publiée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Rédaction et administration, 286, rue Saint-Laurent, Montréal.

Il n'y a rien de plus facile que de faire un beau programme : il n'y a rien de plus difficile que d'y rester fidèle. Et c'est parce que la "Revue nationale" reste fidèle au sien que nous sommes si heureux de la présenter aux lecteurs de la "Revue dominicaine".

Il n'y a qu'à parcourir le sommaire du numéro de mai qui vient de nous arriver, pour nous convaincre que M. Arthur Saint-Pierre va bien au-delà de ce que nous attendions et de ce qu'il nous avait promis. Nous nous demandons, malgré nous, comment la "Revue nationale" peut, au prix dérisoire d'un dollar par année, offrir, chaque mois, autant de matière à lire, et s'assurer une collaboration aussi distinguée. C'est, à côté du problème de la vie chère qui nous trouble, un autre problème qui, sans nous troubler, ne laisse pas que de nous surprendre agréablement.

Par l'intérêt de ses articles littéraires et de ses chroniques, par l'attrait de ses illustrations, par la variété des sujets qu'elle

1 A quelques détails près, modifiés par le nouveau Code de Droit canonique, la brochure du P. Duvic, O. M. I., *Législation civile du Canada concernant le Mariage et le Divorce en regard de la Législation ecclésiastique*, mentionnée dans *Le Divorce*, reste d'une particulière autorité : elle a été révisé par des professionnels du droit canadien, qui l'ont louée pour sa clarté, sa brièveté et son côté pratique. On aura permis à notre respect filial de le rappeler.

aborde et des renseignements qu'elle donne, la "Revue nationale" reste la revue idéale pour le foyer canadien. Et nous croyons sincèrement que c'est faire oeuvre *nationale* que de la répandre autour de nous.—M.-C. F.

"BLACKFRIARS"

Nous recommandons vivement à nos abonnés ou à leurs amis de langue anglaise la revue mensuelle intitulée *Blackfriars*, récemment fondée par nos Pères de la Province d'Angleterre. Fidèle à la devise de l'Ordre, elle se propose simplement de défendre et propager la vérité chrétienne et catholique. On peut s'y abonner pour 13 shillings, 6 deniers, à l'adresse suivante: St. Dominic's Priory, Southampton Road, London, N. W. 5. (England). Voici la liste des collaborateurs:

Hilaire Belloc, Miss Dorothea E. Brennell, John Bunker, Miss Kathleen Biegg, Miss M. M. C. Calthrop, G. K. Chesterton, Fr. Hyacinth Chandler, O. P., Joseph Clayton, Mrs. V. Crawford, Christopher Dawson, Fr. Vincent Donovan, O. P., Lord Alfred Bruce Douglas, Fr. Aidan Elrington, O. P., E. W. Hornung, Father Bede Jarret, O. P., Mrs. Joyce Kilmer, Father Ronald Knox, Fr. C. C. Martindale, S. J., Theodore Maynard, Frank Mathew, Fr. Vincent McNabb, O. P., Fr. Paul McKenna, O. P., Louis J. McQuilland, Fr. J. R. Meagher, Wilfred Meynell, Fr. M. M. O'Kane, O. P., Fr. Albert O'Neill, O. P., Miss Josephine Ormandy, Fr. Charles Plater, S. J., Fr. Hugh Pope, O. P., Miss Agnes Replier, Fr. Ceslaus Ruten, O. P., Fr. Fimbar Ryan, O. P., Fr. T. M. Schwertner, O. P., Richard Dana Skinner, Henrietta Dana Skinner, Fr. H. J. Smith, O. P., Rowland Thurnam, Leslie Toke, Dr. J. G. Vance, Fr. Leslie Walker, S. J., Leo Ward, Edward Ingram Watkins, Michael Williams, etc.

R. P. MORTIER, O. P. "Histoire abrégée de l'Ordre de Saint-Dominique en France", Brochure in-8o, 390 pp.
En vente à la Maison Alfred Mame, à Tours, ou à Paris, 6, rue Madame, au prix de 10 fr.

Cet ouvrage permet à quiconque veut se faire une idée de l'Ordre de Saint-Dominique en France d'en embrasser d'un regard d'ensemble les grandes lignes, d'en parcourir rapidement les étapes principales, d'en retenir facilement les points saillants et caractéristiques. Qu'il s'agisse de l'esprit de l'Ordre, de ses constitutions, de ses origines ou bien de son administration, tout est clair et précis. On suit pas à pas le développement de l'Ordre en France, ses limites territoriales au cours des siècles, son gouvernement, ses congrégations de réforme; son action politique, doctrinale et ascétique y est présentée en toute franchise.

L'auteur dit ce qu'il en pense. Si c'est bien, il s'en réjouit; si c'est mal, il ne le dissimule pas. Alerté d'allure, piquante quelquefois, sa plume va son chemin tout droit. Aussi le lit-on avec plaisir. Quiconque veut connaître l'Ordre de Saint-Dominique en France a maintenant sous la main un livre unique. Deux pages des plus compréhensives font aussi connaître en ses grandes lignes la fondation canadienne.

Abbé APOLLINAIRE GINGRAS, "L'emballement"—*Poème anti-impérialiste*. En vente à Québec, 103, rue Ste Anne, et 194, rue St-François, au prix de 25 cts l'unité et de \$1.80 la douzaine, port non compris.

Dit à son sujet *L'Action catholique*: Quelque opinion que l'on entretienne sur l'impérialisme, la lecture de ce petit poème procurera un agréable quart d'heure, et l'on ne détestera pas de voir passer sous ses yeux, affublés d'une épithète largement méritée, certains exploités de patriotisme, qui veulent à tout prix nous convaincre que "nous sommes d'Albion le gendarme éternel."

NOEL BERNIER, "Le Capital et le Travail", Brochure de 35 pages, en vente à l'A. C. J. C., 30, Avenue Provencher, St-Boniface, Man. Prix: 10 sous l'unité, \$1.00 la douzaine, port en plus.

L'auteur s'est proposé de répandre parmi ses compatriotes "quelques idées saines de plus". Il y a réussi. La "pierre qu'il apporte à la stature sociale" est de la meilleure qualité. Il faut féliciter l'auteur de ne pas trop s'attarder aux principes suffisamment admis, et de s'appliquer à fournir des solutions d'ordre local et pratique.

EVANGILE ET VIE. — Publication catholique internationale bi-mensuelle pour faire connaître et aimer pratiquement l'Évangile. Abonnement pour l'étranger: 6 francs.

Sommaire du premier numéro:

La Direction: Aux Lecteurs.

Abbé A. Lugan, missionnaire: L'Évangile et le Travail: I. Les faits évangéliques — Jésus travailleur.

Abbé Lehaut: Méditation sur ces paroles: "Lorsque tu fais l'aumône que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite". 8. Math. VI. 3.

A. L.: Commentaire des Évangiles du Dimanche de la Quinquagésime et de la Quadragésime.

Denis Martin, agrégé de l'Université: L'Évangile au théâtre.— I. Aperçu général.

Abbé Garnier: L'Oeuvre des vocations tardives.

Rédaction: Bibliographie. — Observation.

SAINTE JEANNE D'ARC

La dévotion des catholiques canadiens-français envers Jeanne d'Arc réclamait un aliment à l'occasion des grandes fêtes de la canonisation. *L'Oeuvre des Tracts* y a pourvu. Elle vient de publier dans sa collection populaire à 5 sous une élégante brochure *Sainte Jeanne d'Arc* par le Rév. P. Chossegros, S. J. La merveilleuse carrière de la sainte héroïne s'y déroule depuis sa pieuse enfance à Domrémy jusqu'à sa mort sur le bûcher. La brochure contient sept illustrations. Ce sont des tableaux ou des statues de maîtres représentant Jeanne à diverses époques de sa vie. A la dernière pa-

ge on a reproduit la belle prière composée par Mgr Latulipe et approuvée par Pie X et Benoît XV.

Cette brochure ne se vend que 5 sous l'exemplaire, \$4.00 le cent, \$35.00 le mille. A l'Oeuvre des Tracts, 1300 rue Bordeaux, Montréal, (Tél. St-Louis 1053) et chez les principaux libraires.

LA PREMIÈRE SEMAINE SOCIALE DU CANADA

Sous ce titre, le Rév. P. A. Archambault, S. J., vient de publier dans la collection de l'*Oeuvre des Tracts* une brochure des plus intéressantes. Il indique la nature de cette nouvelle institution, souligne ses principales caractéristiques, montre le bien qu'elle a fait en Europe, particulièrement en France, et qu'elle fera ici au Canada. Cette semaine aura lieu à Montréal, du 21 au 25 juin prochain. Le sujet en sera l'Encyclique *Rerum Novarum*. L'auteur signale l'importance et l'acuité de ce document, en donne une brève analyse, puis consacre les dernières pages de la brochure au programme détaillé de la semaine. Les sujets les plus actuels comme les grèves, les salaires, les organisations ouvrières seront traités par des conférenciers de haute valeur.

La brochure ne se vend que 5 sous l'exemplaire, 6 sous franco, \$4.00 le cent, \$35.00 le mille, port en plus. A l'Imprimerie du Messager, 1300, rue Bordeaux, Montréal, et chez les principaux libraires.

Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques, publiée par un groupe de Dominicains français, professeurs au Collège Théologique du Saulchoir, Kain (Belgique). Paraît tous les 3 mois par fascicule d'environ 190 pages, grand in-8. Abonnement: 20 fr., chez Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

Interrompue par la guerre, la publication de la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* a repris en novembre 1919, terminant par un fascicule double le tome VIIIe (1914) de sa collection.

La *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* commencera sa neuvième année par un fascicule double (janvier-avril) d'environ 360 pages, qui paraîtra en avril 1920.

Le Programme de la *Revue* n'a pas été modifié.

Comme par le passé chaque numéro comprendra des Articles, des Notes, des Bulletins, une Recension des Revues, une Chronique. L'esprit de la *Revue* demeure aussi le même.

Catholique, la *Revue* suit l'enseignement de l'Eglise.

Scientifique, elle apporte à ses travaux une méthode rigoureuse.

Organe d'information, elle tient ses lecteurs au courant de toutes les productions principales, françaises et étrangères, intéressant l'ensemble des sciences philosophiques et théologiques.

Une organisation précise et stable permet à la *Revue* de donner, chaque trimestre, l'analyse de plus de 60 Revues, et d'assurer la publication régulière de ses Bulletins.

Les "Prix d'Action Intellectuelle"

Afin de développer chez les jeunes Canadiens français le goût de la culture générale, et d'encourager le bon labeur, l'*Association catholique de la Jeunesse canadienne-française* a fondé les "prix d'action intellectuelle".

Ces prix sont de \$100.00 chacun. Ils seront attribués aux meilleurs pièces produites au cours de l'année (du 1er octobre 1919 au 1er octobre 1920). Personne n'est exclu: il suffit d'être Canadien français et d'être âgé de 20 à 35 ans inclusivement. Il y a des couronnes pour toutes les variétés de talent.

Afin de faciliter la tâche des juges, les auteurs, les professeurs, et tous les amis des lettres canadiennes, sont priés de signaler à l'attention de l'A. C. J. C. toutes les pièces de mérites dues à la plume des jeunes; on voudra bien adresser un exemplaire de tels articles, études, livres, ou une copie de tels manuscrits, au *Secrétaire général de l'A. C. J. C.*, 90, rue Saint-Jacques, Montréal.

De généreux Mécènes se sont empressés d'assurer à l'Association de la Jeunesse leurs encouragements et leur appui financier. Dix prix de cent piastres sont fondés dès la première année; en voici la liste:

- 1.—Prix BEIQUE... Honorable F.-L. Béique, sénateur.
- 2.—Prix DANDURAND... Honorable Raoul Dandurand, sénateur.
- 3.—Prix DE SERRES... M. Gaspard De Serres.
- 4.—Prix DUCHARME... M. G.-N. Ducharme.
- 5.—Prix GOSSELIN... M. Jules Gosselin.
- 6.—Prix LABELLE... M. René Labelle, P. S. S., supérieur de Saint-Sulpice.
- 7.—Prix LECLERC... M. René-T. Leclerc.
- 8.—Prix PERRIN... M. Léonidas Perrin, P. S. S., curé de Notre-Dame.
- 9.—Prix THIBAudeau... Honorable Alfred Thibaudeau, sénateur.
- 10.—Prix VERSAILLES, VIDRICAIRE et BOULAIS... Maison Versailles, Vidricaire et Boulais.

Une classification des prix est indispensable pour les juges. Il a paru convenable d'adopter la suivante:

Prix de littérature. — (Prix Versailles, Vidricaire et Boulais). Compositions en prose assez élaborées, dans un genre ou sur un sujet de quelque importance.

Prix de narration française. — (Prix Ducharme). Compositions en prose, d'un genre moins sévère ou sur un sujet de moindre importance.

Prix de poésie. — (Prix Thibaudeau). Poèmes d'une certaine envergure, ou groupes de pièces distinctes traitant de sujets divers.

Prix de critique littéraire et de critique d'art. — (Prix Béique). Etudes, articles ou conférences écrites, se rapportant à l'histoire de la littérature et des beaux-arts, à la critique des oeuvres, aux méthodes de travail, et généralement à la culture de l'esprit et à l'éducation du goût.

Prix de littérature. — (Prix Versailles, Vidricaire et Boulais). Théologie, écriture sainte, apologétique, liturgie, histoire ecclésiastique, et toutes autres études où domine l'idée de religion.

Prix de philosophie et de droit. — (Prix Perrin.) Compositions littéraires se rapportant à la philosophie ou au droit.

Prix d'histoire et de politique. — (Prix Dandurand). Etudes d'histoire canadienne ou étrangère, monographies, biographies, essais sur quelque problème d'intérêt public.

Prix de sciences sociales. — (Prix Gosselin). Etudes sur la société, sur les rapports des individus et des classes, sur les théories et sur les problèmes qui se rapportent à la condition et aux relations des hommes vivants en société.

Prix d'économie politique. — (Prix Leclerc). Etudes sur la production, la circulation, la répartition, ou la consommation des richesses.

Prix de travaux scientifiques et techniques. — (Prix De Serres). Tous mémoires ou essais d'ordre scientifique, artistique ou professionnel, non contenus dans les divisions précédentes.

LE COMITE CENTRAL DE L'A. C. J. C.

LA REVUE DOMINICAINE OFFRE SES RELIGIEUSES FELICITATIONS AUX RR. PP. ALPHONSE RENIERE, MARIE-JOSEPH LEGARE, JEAN-M. TAGUE ET AUGUSTIN-M. SEGÜIN, PROMUS AU SACERDOCE LE 29 MAI, DANS LA BASILIQUE D'OTTAWA.

